

# Bonheur plastique

Un pied devant l'autre, il paraît que c'est comme ça qu'on marche.

Se promener dans la rue se fait rude, avec le froid vespéral qui règne en cette période de l'année. Je n'aurais pas dû couvrir aussi peu de peau, mais qui va s'en plaindre ? Tout le monde est en recherche constante de la nudité, chassons la peur de la pudeur ! Au final, personne ne nous remarque si on ne montre pas de peau. Mais avec de la chair visible, nous sommes aptes à être évaluées pour la qualité de notre viande, belle pièce de chez le boucher. Quelle peine de faire tant d'efforts pour être désirable, si le désir s'apparente à la faim. Si je devais m'apparenter à de la nourriture qu'on dévorerait, je ne sais pas trop quel plat je serais. Probablement les spaghetti bolognaise. Cheveux banalement coiffés, rouge à lèvres de supermarché, vernis à ongles écaillé...Absolument rien de gastronomique n'édifie ma personne. L'eau s'amoncelant au bord du trottoir me renvoie une image qui ne me donne en aucun cas l'eau à la bouche. Heureusement que les lampadaires éclairent mal. Je ne suis pas sûre de vouloir être vue. Mais ils devraient quand même les changer par sécurité. On ne sait jamais. Pas un chat ne traîne dans ces quartiers, mais est-ce vraiment les autres qu'on doit craindre ?

Je me retourne. Je vérifie furtivement que mon ombre me suive toujours. Manquerait plus que je la perde, elle aussi, ça commencerait à faire beaucoup...Mais elle est là. Plus vivante que jamais. Mes courbes reflétées sur le sol me semblent bien plus humaines que moi-même, j'en aurais presque peur qu'elles m'avalent. Elle disparaît dans la pénombre et réapparaît à la lumière, comme les monstres sous les lits des enfants. N'est-ce pas ce que tous les gens font ? Partir quand les temps se font obscurs et revenir comme une fleur, quand les nuages se dissipent ?

Je répète le mouvement. Un pied, puis l'autre... Indéfiniment, inlassablement... La route se fait interminable. J'en viens à me demander où est-ce que je me dirige. Un endroit physique ? Non, je fonce au-delà du réel. J'espère du fond de mon cœur que mes pas m'emmènent ailleurs, dans un champs de blé, sur une plage de sable... Un ciel gris, des visages livides, des rues désertes... Chaque geste ici est agonie. Chaque seconde, je soulève péniblement la carcasse qui constitue mon être, je le traîne à gauche, à droite, dans la pluie et dans le vent. Heures, minutes, secondes, tout passe comme des siècles. Des siècles sans histoire, sans rien à raconter aux générations futures. Que va-t-on laisser à nos descendants ? Des mers sales, des pays sales et des mentalités sales. Les manuels à l'école se feront bien vides dans quelques années. Mais est-ce vraiment souhaitable de recommencer une guerre, de partir en croisade ou de remettre le système de la monarchie en marche, juste pour avoir

quelque chose à raconter ? Je ne pense pas que cela en vaille la peine. Va pour les saletés et les manuels vides.

Je déambule encore dans l'obscurité, mais je ne devrais plus être très loin désormais. Mon estomac se tord, et pousse un grognement, chant de la vacuité. Je grimace. Est-ce seulement mon ventre qui devrait grogner ? Je sors une de mes copines de ma poche, espérant faire passer la faim. Le paquet est bientôt vide, lui aussi. Décidément. Peu m'importe, je n'ai jamais vraiment aimé fumer de toute manière. Mais ça fait cool, et il n'y a pas que des mauvais côtés. Peut-être que ça me réchauffera. Me rassurant, je fais jaillir une jolie flamme de mon briquet, m'attardant sur sa valse. Elle est si belle. Ardente. Elle chatouille sensuellement le bout de ma cigarette qui se consume, et le rituel se met en marche. J'aspire tout de sa fumée, tout de son âme, tout de ce qu'elle a à m'apporter avant de m'en débarrasser sur l'asphalte. L'allumer, la porter à mes lèvres, la jeter, en ressortir une autre, la jeter une fois de plus et polluer les rues. Laisser ensuite des gens aimables et respectables nettoyer mes immondices derrière moi. Alors que je n'ai rien de respectable... Le monde est vraiment ironique. Je souris bêtement à l'évocation de cette idée. Rien ne change jamais.

Je traverse un passage piéton et tombe nez à nez avec une vitrine. Je m'aperçois au travers de la glace. Je m'arrête et m'avance en direction de mon autre moi, qui paraît pourtant si différent de la personne que je suis. Ou que je crois être. Spaghetti bolognaise, oui, c'est le plat qui me conviendrait.

Mince, le temps file, j'ai trop traîné sur la route. Il faut que je me dépêche avant qu'on me retrouve demain matin, au fond d'un caniveau, ce qui aurait bien été ma place. J'essaie de dépêcher ma carcasse autant que je le peux, mais malgré mon empressement, ma marche se fait toujours aussi nonchalante.

Une goutte d'eau vient couler le long de ma joue droite. Je lève doucement la tête vers le ciel. Les cumulus ont apparemment eu envie de se joindre à la fête, et ont pris d'assaut le ciel dans leur gris. Tout s'est réuni ce soir pour venir me pourrir la soirée. Dommage pour eux, je ne suis plus qu'à deux mètres de ma destination !

Plus loin, un air qui tient du psychédélique atteint mes tympanes, volant dans le vent, même si les murs du club ont l'air plutôt bien isolés. Le son traverse le silence du matériel comme les mauvaises pensées, qui sont audibles malgré nos efforts pour les faire taire. Rien d'étonnant à ce que les voisins se plaignent le lendemain matin, le son traverse tout, et la musique se fait bien forte quand le ciel se tache d'encre.

Je gravis les marches de ma morosité pour arriver à la porte de mon exutoire. Un sourire mystérieux du videur, un mouvement de bras, une odeur de chaleur humaine, j'*entre*.

Dehors, le film de la vie se déroule en noir et blanc, mais ici, tout a des couleurs différentes.

Je longe les murs délavés de l'entrée, et les effleure du bout de mes doigts, comme pour garder un contact physique avec l'univers dont je suis entourée. De vieilles affiches de groupes jonchent les parois... Des groupes de rock alternatif, de psyché, de hip-hop, de trans... des artistes oubliés, aimés le temps d'une soirée, acclamés le temps d'une chanson, et collés parmi la sueur, l'urine et les éclaboussures de bière jusqu'à la nuit des temps. Est-ce que c'est ça, l'immortalité ?

Le temps. Bonne question. Quelle heure est-il ? Ma main plonge maladroitement dans les abysses de mon sac à main, contrefaçon d'une belle marque, faite pour les belles personnes. Quel affreux domaine, le fond d'un sac ! On y trouve tout, même les secrets les plus noirs. Les cadavres enfouis qu'on garde sur soi, les souvenirs sans grand fondement de gens bordéliques, tout se mélange pour y former un fond de marée informe, dans lequel on ne veut surtout pas mettre les pieds. Je rame, je pagaie et je repêche plein de magnifiques trouvailles ; un vieux mascara complètement sec, des préservatifs probablement passés de date, des tampons inutilisables, des miettes de biscuits, des mouchoirs usagés, un liquide visqueux non-identifié traînant dans le coin gauche... Miracle ! Je retrouve enfin l'objet de mon escapade sous-marine. J'approche lentement mes yeux plissés de mon téléphone pour y lire l'heure. L'écran affiche 23:56. Ou peut-être 23:58. J'ai du mal à lire. Quoi qu'il en soit, la croisée des jours approche. Je suis sûre d'être sortie de chez moi avant 22:00, qu'est-ce que j'ai bien pu fabriquer en chemin pour prendre autant de temps ? Je range le bureau de mon occipital espérant faire de l'ordre dans la chronologie de la journée, mais rien ne me vient. Quel gâchis. Le temps doit bien être la seule chose de valeur que je possède. C'est sûrement parce que je ne peux pas m'en défaire, sinon je l'aurais déjà vendu à un punk à chien au marché noir pour trois fois rien, en triopack avec mon honneur et ma foi. La jeunesse est une chose précieuse, on m'a toujours dit. On peut en faire plein de choses. Mais tout ce que j'ai trouvé à faire avec c'est de la regarder s'envoler à chaque balancement du pendule, à chaque tic-tac de l'horloge, et à chaque fois que Quasimodo fait sonner ses cloches. Je la regarde creuser les traits de mon visage, user ma patience, ternir mon teint, faire stagner mes idées, friper mes doigts... Mais rien d'autre ne me vient à l'esprit.

Clôturant le sujet de l'heure, je replace mon portable au fond de mon sac, en espérant le retrouver plus facilement la prochaine fois, même si je sais que cette cause est perdue d'avance.

Je reporte mon attention sur le couloir qui se déroule sous mes yeux. Sombre, étroit, brumeux, semé d'hommes déjà éméchés qui s'apparentent à de vrais cafards. Ils sont à leur place sur le sol. Je me tortille pour pouvoir passer sans avoir à les toucher, fixant le sol sale d'un air détaché. Je sens une main, puis deux, atteindre ma peau, et plus spécifiquement une certaine partie de mon anatomie. Ils me lancent les uns après les autres ce qu'ils aimeraient me faire, ce qu'ils aimeraient que je leur fasse, ce qui ne change en rien de ce qu'ils disent tous. Je force le chemin et feins de n'avoir rien vu, rien senti, rien entendu. Tout est mieux comme ça, rien ne sert de s'attarder sur les insectes, tant qu'ils ne nous transmettent pas de maladies encore inconnues susceptibles de nous causer la mort. Leurs idées, leur personnalité, leurs réactions, leur physique... tout en eux m'évoque le mépris. Des hordes de cafards, chacun étant la copie conforme de son voisin, tous prêts à réveiller les mêmes réflexes primaires et bestiaux. Aucune initiative propre, seulement des agissements groupés et analogues. Les mêmes situations se présentent, alors ils ressortent les mêmes mots et répètent les mêmes gestes, comme les pauvres bêtes endoctrinées qu'ils imitent. Mais contrairement aux cafards, ils n'ont pas le don du mutisme. Toujours obligés de beugler, car exister n'est pas assez.

La lumière brille à la fin du couloir. À ma gauche se tient la scène, sur laquelle un gamin devant probablement avoisiner les seize ans mixe quelque chose d'étrangement entraînant. Acidcore, tribecore, acidteck... qu'est-ce que j'en sais, tant de noms pour désigner des sons cacophoniques qui n'ont aucun sens. Je n'ai pas cette finesse d'ouïe pour faire la différence entre les genres. En bas de l'estrade, des gens dansent comme si rien d'autre n'importait. Ma tête pivote vers la droite et vient trouver le bar. Parfait. Je viens de me souvenir que j'étais assoiffée. Soif de vie, faim d'aventures, de chair, d'interdit, d'histoires... mais pour l'instant contentons-nous de ce qui est potable. Je m'avance gentiment vers le barman, toujours aussi charismatique que d'habitude, me frayant un chemin en bousculant cette forêt de corps. Je me dégage de ma légère veste en imitation de cuir, révélant timidement la naissance de ma poitrine dans mon petit haut de la collection de l'an dernier. Je cherche Steve du regard, attendant qu'il trouve le mien. Il ne fait que courir de droite à gauche, mais les clients ne sont pas si nombreux que ça, et il n'est pas seul au bar. Il doit probablement avoir des problèmes de gestion du stress, ça doit être ça. Venant de lui, ça ne serait pas étonnant. Quelques secondes se sont écoulées et il finit par me voir, il m'adresse un charmant sourire et un signe de tête. Il se sépare du chiffon qui lui occupe les mains et vient à ma rencontre. Je replace ma mèche rebelle derrière mon oreille et me penche sur le comptoir, peut-être plus qu'il ne le faudrait... Mais sa présence est si réconfortante. Je me prendrais sans étonnement à rougir à chacune de nos interactions.

Je le salue chaleureusement, et il me rend la pareille :

- Qu'est-ce que tu bois jolie brune ?
- Ce que t'as de moins cher. Tant que je passe une bonne soirée sans finir endettée demain.

Il rit :

- Très bien, la même chose que d'habitude alors. Pas très aventurière.
- Ce sera très bien merci. Et c'est qui ce gamin qui mixe ? C'est devenu un foyer pour ados ici ?
- On sait bien qu'il a pas l'âge qu'il prétend avoir, mais bon, il paraît que quand on a du talent on a tous les droits. Il est plutôt bon, non ?
- Du talent, hein ?

Je me retourne vers l'ado en question d'un air dubitatif.

- Allez, prends ton verre et arrête de mater les mineurs. J'ai quelque chose pour toi.

Il me fait passer derrière le bar et nous entrons dans la pièce réservée au staff, bien que je l'assimilerais plutôt à un cagibi pour produits ménagers. Steve me lance le regard d'un enfant qui s'apprête à faire une bêtise en ayant pleinement conscience que c'est mal. Il fouille dans les poches de son jean, qui n'a pas l'air très propre, et en sort un petit sachet plastique, l'air triomphant. À l'intérieur, deux petites pilules. Je ne saurais pas en dire plus à cause de l'éclairage de la pièce. Il pourrait me faire avaler tout ce qui lui ferait plaisir. Mais je lui fais confiance. Avec Steve, rien ne peut m'arriver d'hasardeux. Il me tend le paquet :

- Deux grammes de la plus pure concupiscence !

Je sors une des petites pilules du paquet pour l'examiner dans le creux de ma main :

- Rien de dangereux ?
- Tu peux toujours me faire confiance ! Je suis ton chevalier servant après tout.
- T'es vraiment con Steve.

Convaincue, je laisse porte libre à « la plus pure concupiscence » pour descendre le long de mon œsophage. Je rends ensuite le sachet à mon interlocuteur. Il l'ouvre pour saisir peu délicatement ce qu'il en reste. Je le regarde, interloquée :

- T'es pas censé travailler ?
- Mon service finit dans moins d'une demi-heure, je peux demander à Shana de m'assurer les dernières trente minutes ! J'allais pas te laisser danser toute seule sur la teck de l'autre ado prépubère.

Je pousse un long soupir, le faisant durer aussi longtemps que le souffle m'en permet :

- Qu'est-ce que je ferais sans toi ?
- Probablement pas de bêtises.

Sa bouchée de paradis avalée, Steve et moi nous éclipsons du bordel organisé de ce placard, représentation métaphorique de nos vies très pertinente, tout en riant de ses inepties.

Nous traversons le comptoir une fois de plus et Steve en profite pour se prendre un verre auprès de Shana, sa collègue. Un verre de quoi ? Excellente question, mais j'ai l'impression de n'avoir jamais su ce que je buvais ici. Personne n'a encore fini intoxiqué, ce qui est rassurant... D'après ce que je sais, tout du moins.

M'enfin, une fois mon compagnon servi et sermonné par la serveuse, la soirée peut enfin commencer.

J'essaie péniblement de jouer des coudes pour atteindre la piste de danse, mais rien n'est facile. À peine avons-nous eu le temps de faire nos petites affaires dans la salle d'à côté que celle-ci est maintenant pleine à craquer. D'où viennent toutes ces âmes perdues ? Peut-être de très loin, peut-être d'un endroit proche d'ici, mais tout le monde se pointe ici dans le même but que Steve, le gamin aux platines et moi. Se perdre encore plus. Ou peut-être simplement se retrouver.

Nous arrivons finalement à destination, déjà éreintés de cette périlleuse aventure à traverser la folle forêt amazonienne. Nous nous jetons mutuellement un regard furtif, puéril. Nous éclatons de rire, et nous laissons entraîner. Les décibels ont doublé depuis ma présence ici, je nous entends à peine alors que nous crions à pleins poumons. Le temps passe, mes yeux vaquent, de droite à gauche, mes pieds se perdent, je ne contrôle plus rien. Ma tête bascule, mon corps chavire.

Adieu la maîtrise, bonsoir passion souveraine.

Ces pilules, elles me font tourner la tête. Plus rien n'a de définition, tout me définit.

Du kérosène coule dans mes veines, et je suis prête à vrombir. L'oxygène ne me parvient plus, je respire un air toxique et savoureux. Dans chaque parcelle de mon corps se débat l'élixir de vie, cherchant le chemin sinueux vers la liberté. Ivre de chaleur, mon courage se fait compulsif. Je cherche Steve du regard, mais je ne discerne rien de concret. Des luminescences, des mouvements lents et à la fois extrêmement rapides, des choses abstraites étonnamment concrètes. Je me perds dans la foule comme dans les ruelles de ma vie.

Perdue dans mes pensées, je sens des doigts m'effleurer l'épaule, ça ne peut être que lui. Qui d'autre ? Personne ne possède cette aura qui lui est si propre et unique. Il m'atteint, et je le dévore des yeux comme si j'allais arracher chaque membre qui le constitue l'un après l'autre. J'ai faim de lui. J'ai faim de tout. Sa peau chaude appuie contre la mienne et je ronronne comme un chat, un sourire béat ancré sur les lèvres. Ma gêne, ma réticence et ma morosité s'étant envolées, que reste-t-

il de mon être ? Un bonheur vide de fondement, une libido creuse et des idées morne-ment enthousiastes. Son regard plonge dans le mien. L'interdit coule à flots dans la rivière de ses yeux, si profondément bleus qu'on s'y noierait facilement. Mais non, à travers la ferveur de ses vagues je vois l'avenir. J'aperçois une nouvelle terre sur laquelle jeter l'ancre. Un espoir de nouvelle vie, de nouveaux paysages. Je passe le bout de mes doigts dans ses cheveux, délicatement, comme j'aimais faire glisser la rosée du matin le long des feuilles des arbres en mon enfance. Un toucher léger, presque timide, par peur d'altérer sa beauté. Se délectant de mes gestes, ses lèvres viennent couvrir les miennes, et ses pattes courent le long de mon temple. Je trouve ça délicieux.

Ô amour charnel, bourgeon de ce siècle, quand fleuriras-tu ? Quand arrêteras-tu de nous faire défaut, de nous traîner sur de fausses routes ? Les saisons s'éternisent, le soleil se fait attendre et la chaleur est ardente, quand est-ce que le printemps pointerait le bout de son nez ? Les températures sont trompeuses de nos jours, tu rends janvier caniculaire et juillet glacial. L'inattendue passion d'hiver, les amours tristes et monotones d'été... Désormais je ne suis plus les mois. Les mois désormais me suivent. Tout pourrait me suivre, je me sens si puissante ; leader de mon propre royaume, de mon propre monde, de mon propre univers. Leader de mes choix.

Les jeux de mains parlent à la place des mots pour exprimer nos maux. Nous languissons tous de bonheur dans cette boîte dans laquelle nous sommes contenus de notre plein gré, suants, perlants, dégoulinants. Empaquetés comme des biens, nous nous remplissons ici d'essence lorsque notre kilométrage est compté. L'espace d'une soirée, d'une nuitée ou alors d'une journée, histoire de pouvoir à nouveau rouler, nous oublions l'individualité. Nous formons tous un « nous » et le « moi » n'existe plus. Tas de ferraille qui ne cherche qu'à se reconstituer, nous nous emboîtons de façon hasardeuse, espérant trouver une combinaison fiable. Des poisons circulent dans nos vaisseaux, vassaux de nos âmes, curateurs de nos pensées... Et nous remettent en marche.

Mais une marche n'est plus une course.

Marche vers le travail, marche vers la routine, marche vers l'éphémère... Course vers l'infini, course vers l'irréel, course vers l'ivresse... Nos composants peuvent être changés, mais nos cœurs eux, restent bien malades. Et nous restons condamnés à marcher.

Sortie du club, il ne me reste plus qu'à rentrer. Boitante, je clopine pieds nus sur le bitume. Les rêves ont coulé avec le mascara, et la soif de grandeur s'est envolée avec les liqueurs.

Un pied devant l'autre, il paraît que c'est comme ça qu'on marche.